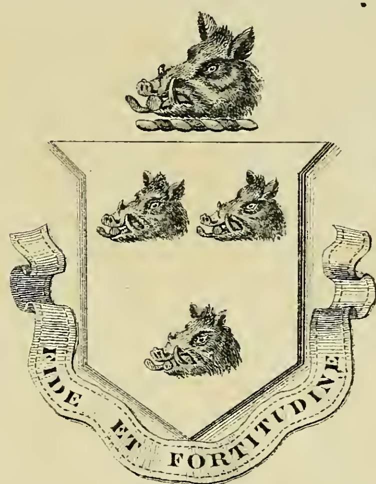
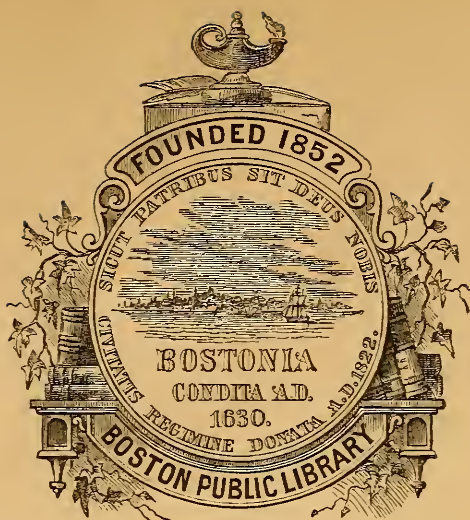

FIDE ET FORTITUDINE



30

PAMPHLETS.

French

Revolution

1788

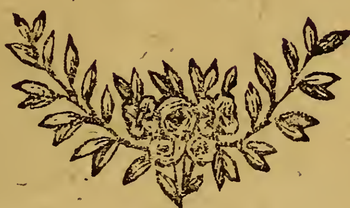
LA RÉFLEXION

FAITE UN PEU TARD,

OU

LE VOYAGEUR BABILLARD.

*Dédiée a Mylord W***.*



A LONDRES,

Et se trouve à Paris, chez les Marchands de Nouveautés.

1788.



LA RÉFLEXION

FAITE UN PEU TARD.

DÉDIÉE A MYLORD W***.

Nunquam est tardius.

POURQUOI renoncerai-je à ma patrie? Parce qu'il a plu à mes parens de me faire voyager dès le berceau, & ensuite fixer leur domicile dans une des Capitales de l'Europe (1). Non... je suis Français, ce seul nom m'est cher.... Mon extrait de baptême, que mon pere a eu soin de conserver dans ses archives, me fournira le moyen d'exécuter le projet que j'ai

(1) Londres.

de parcourir la France, de reconnoître mes parens, de leur faire du bien, s'ils en ont besoin, & enfin de mourir dans mon pays natal. (1)

Telle fut la réflexion que je fis à l'âge de cinquante-neuf ans : mes parens m'avoient laissé en mourant une fortune honnête, que j'ai eu soin de conserver, & même d'augmenter par un bel hôtel, & une superbe charge que je viens de vendre pour terminer ma carriere en voyageant. Mes Lecteurs diront, sans doute, que je tombe en enfance; ils se tromperont, car *on fait des folies à tout âge.*

Je devrois, au commencement de cette Brochure, donner une idée de ma naissance, de mon état, &c. &c. Mais, après tout, qu'importe au Public qui je suis ?.. Je ne prétends pas au titre d'Auteur; mon but est seulement de m'amuser, de raconter ce que j'ai vu en France, & d'avouer

(1) Paris.

mes foiblesses ; alors, comme cela vaut une Préface, je commence :

Ne crois pas, Mylord, devoir à la politique du tems, la dédicace de cette Brochure, mais à l'amitié que je t'ai vouée depuis plus de vingt ans. Tu sais qu'avant de partir de Londres je vendis (malgré tes observations) meubles & immeubles ; le regret que j'avois de t'abandonner me força de te quitter sans te faire mes adieux, & j'avoue que ma folle passion surpassa l'amitié que j'avois pour toi.

Enfin, après avoir vendu mes meubles, j'allai passer la nuit à l'hôtel de G... J'ordonnai à Charles, mon premier Laquais, que je fis alors mon Valet-de-chambre, Secrétaire, Intendant. &c. &c. je lui ordonnai, dis-je, de me faire tenir des chevaux de poste tout prêts pour le lendemain matin. A la pointe du jour ma voiture arriva ; je fis placer ma vache, & deux valises, Charles auprès de moi, & nous partîmes ; nous fûmes bientôt

rendus à Douvres; nous nous embarquâmes, & peu de tems après je vis la première ville de ma patrie (1).

Arrivé à Calais, j'entrai dans la première auberge pour me repoſer un peu; le lendemain, je me diſpoſai à partir pour Paris, & avec le ſecours de la poſte, nous y arrivâmes en deux jours. Mais, que vois-je en entrant dans cette Capitale! un petit château d'où ſort un groſſier perſonnage qui me demande : *N'avez-vous rien contre les ordres du Roi?* Je fais ouvrir ma vache & mes valiſes, & les ordres du Roi, (ou plutôt ceux de ſes Fermiers exécutés,) on me laiſſe paſſer outre. Me voilà donc dans mon pays natal, que je n'ai habité que dans mon enfance : mais heureuſement que mon Valet-de-chambre avoit été ſaute-ruiſſeau (2) dans ſa jeuneſſe, & qu'il

(1) Calais.

(2) On appelle *ſaute-ruiſſeau* le dernier Clerc d'un Procureur ou Huiſſier; mais Charles m'a dit cent fois qu'il avoit préféré à être laquais plutôt que de continuer ſon premier état, parce qu'il avoit juré d'être toute ſa vie honnête homme.

connoiſſoit entièrement cette ſuperbe & grande ville.

Charles nous fit conduire dans la rue de Seine; il me conſeilla de louer un appartement garni ; nous entrâmes à l'hôtel d'A...., où l'on m'en montra un qui étoit aſſez bien meublé; je payai la moitié du mois comptant, & je m'y inſtalai. La route m'ayant extrêmement fatigué, j'eſpérois ſur le repos de la nuit prochaine : je me couchai de bonne heure; à peine fus-je dans mon lit, que je me ſentis tourmenté par une quantité prodigieuſe d'inſectes qui m'empoiſonnoient chaque fois que le haſard me les faiſoit toucher : je ſonnai mon Valet-de-chambre ; il m'apporta de la lumière, qui les diſperſa; je commençai alors à m'appercevoir qu'il y avoit à Paris plus de luxe que de propreté; car, au coup-d'œil, mon appartement étoit très-propre, & ſous la tenture étoit un gros papier gris plein de trous, qui ſervoit de retraite à mes ennemis : le lendemain

j'étois plus fatigué que d'avoir couru la poſte; je ſortis dès le matin pour louer un autre appartement; j'en trouvai un rue de Chartres, qui me coûta moitié plus cher, parce qu'il étoit près du Palais Royal: comme il étoit plus propre, je l'arrêtai.

Les conventions faites, je veux prendre le chemin de la rue de Seine; mais quel fut mon embarras! Je m'égare... Je ne trouve pas à Paris comme à Londres ces ſuperbes trotoirs qui vous mettent à l'abri des voitures; ſans ceſſe j'entends crier, *Gare*, *Gare*...... je veux me ſauver, je me trouve arrêté par l'un, pouſſé par l'autre; la pluie me ſurprend, je ſuis inondé par les goutières: fatigué autant par l'inquiétude, que par les cris des Brocanteurs qui roulent dans cette ville, je fais ſigne à un Cocher de fiacre de venir me chercher, deux ſe préſentent à ma vue, ſe diſputant l'honneur de me conduire: l'un eſt Français, l'autre eſt Anglais; au quel donner la préférence? Le Français prétend que je l'ai appellé le

premier, l'Anglais croit avoir le droit primitif, parce qu'il me juge ſon compatriote, & que ſa voiture imite celle de ma prétendue nation. La querelle de ces ruſtiques devient vive: la pluie augmente; & pour me faire conduire à mon hôtel, je me vois obligé de profiter d'un parapluie qu'un commiſſionaire m'offre avec inſtance: j'arrive enfin chez moi; je fais porter mes effets dans mon nouveau logement, avec Charles, qui eſt un excellent garçon, qui connoît parfaitement la Capitale; j'en fais dès ce moment plutôt mon ami & mon confident, que mon Valet.... L'heure du dîné arrivée, je le fais manger avec moi, & enſuite nous ſortons pour prendre l'air; le Palais Royal eut notre première viſite; nous nous promenâmes ſous les arcades pour y admirer de charmantes boutiques de toutes eſpeces; nous entrâmes enſuite dans le jardin, que je regardai comme le Temple de la Félicité. Charles me fit obſerver des tentes que le Maître du café

de Foix faisoit placer pour attirer le Public ; nous y fûmes prendre des glaces, & j'entendis quelques élégantes (qui, sans réfléchir sur la peine des ouvriers & sur l'intérêt du propriétaire,) se plaignoient de ce qu'on faisoit travailler dans la belle saison au milieu de ce charmant endroit ; & qu'enfin il étoit désagréable de se voir confondues parmi les pierres & les Maçons. Ce discours m'amusa d'autant plus, que celles qui le tenoient étoient, à coup sûr, des femmes entretenues, qui ne tenoient leur bonheur que de la folie de quelques adorateurs. Nous sortîmes de là, & nous fûmes dans un lieu appellé les Boulevards. Après avoir fait quelques tours, nous vîmes une foule de monde près d'un beau bâtiment ; nous approchons, & nous voyons que c'est une salle de spectacle : on nous dit que c'est celui des Italiens ; nous prenons des billets, & nous y entrons.

Ah ! Mylord, que je m'y amusai ! les décorations étoient charmantes ; je

voyois avec plaiſir de gros Robins à longues perruques, ſans ceſſe la lorguette en main; quelques Abbés coquets, qui, par des yeux avides, dévoroient toutes les élégantes ; des Petits-Maîtres muſqués qui voltigoient auprès de ces femmes, qui indubitablement s'étoient étudiés pour remportet le premier prix ſur la coquetterie : je me trouvai par haſard auprès d'une de ces Divinités, qui ſembloit, en me parlant, m'honorer de ſa protection. (Je ne veux point ici uſurper la qualité d'un Peintre,) je dirai ſeulement, que, ſans être jolie, elle étoit jeune & fraîche : enfin, lorſqu'elle s'apperçut que j'étois Etranger, elle devint moins ſévère, & elle s'apprivoiſa de manière que je m'apperçus qu'elle étoit une de ces femmes à bonne fortune ; le ſpectacle fini, je lui tirai ma révérence, & je me diſpoſois à la quitter ; mais elle me ſuivit ; & lorſqu'elle vit que Charles & moi nous prenions une voiture, elle nous demanda fort adroitement une

place; & à peine y fut-elle placée, qu'elle nous déclara sa misère.

« Je suis fort élégamment habillée, » nous dit-elle, & je n'ai pas un sol.... » Je paie ordinairement ma chambre » tous les jours; en voilà deux que je » n'ai rien gagné; mon hôtesse m'a dit » fort durement que si je rentrois sans » la payer, elle ne me coucheroit pas: » j'étois allé au Spectacle avec le peu » qui me restoit, dans l'espérance de » trouver quelqu'un qui me payeroit ma » chambre..... Hélas! je me suis trom- » pée! »

Cette déclaration m'affecta sensiblement: je lui demandai où elle demeuroit; je la conduisis chez elle dans ma voiture; je lui remis un louis pour subvenir à ses besoins urgens, & je la quittai.

En rentrant chez moi, Charles me demanda si je desirerois voir la Cour, m'assurant qu'il connoissoit assez Versailles pour me faire voir tout ce qu'il y avoit de curieux. Quoiqu'il y avoit

peu de tems que je fusse à Paris, que je n'avois encore rien vu, j'acceptai sa proposition ; & dès le lendemain nous partîmes pour Versailles. Nous arrivâmes par une belle avenue, au bout de laquelle est une place superbe par sa grandeur, mais nue & peu régulière : quelques hôtels qui menacent ruine la bordent d'un côté, & un monceau de pierre de taille l'orne de l'autre ; & ensuite est un magnifique Château, précédé de deux belles cours.

Charles me conduisit d'abord à la Chapelle du Roi ; il veut ouvrir la porte ; mais un homme armé lui dit qu'on entre pas, parce que Sa Majesté entend la M-sse. Nous montons un petit escalier ; nous voyons un beau salon, nous y voulons entrer.... : arrive aussi-tôt un Suisse, avec toute sa rusticité, qui nous fait retirer, parce que nos cheveux sont en queüe, & que nous n'avons pas eu la précaution de mettre une bourse. Cependant, par réflexion, nous mettons

la main à la poche : les portes s'ouvrent, les yeux se ferment, & nous sommes introduits : plus loin se trouvent plusieurs appartemens aussi riches par la sculpture que par les tableaux ; nous n'osons y entrer, par la crainte d'un second refus ; mais le Suisse vers qui nous avons été généreux donne le signal, & bientôt nous sommes certains que notre action est connue, & que nous pouvons passer outre gratuitement.

Pendant que j'examinois la plus belle des pièces du Château, qu'on nomme *la Galerie des glaces*, le Roi passa : Je demandai quelle étoit cette longue suite, on me dit que c'étoit sa Garde ordinaire : l'instant après passa un gros papa de bonne mine, vêtu d'un riche habit, qui marchoit avec importance ; je me rangeois pour le laisser passer, mais Charles m'arrêta, en me disant que ce n'étoit qu'un garçon du Château, qui avoit été laquais de M. le Maréchal de **. Oui, Mylord, je vis beaucoup de choses

dans ce riche & majeſtueux Palais ; ma mémoire n'eſt pas aſſez heureuſe pour te raconter le tout ; je ne me ſouviens que de différentes curioſités qui ont autant ébloui mes yeux que bleſſé mes oreilles ; enfin, je vais t'en faire un détail.

Je ne puis, Mylord, te peindre la richeſſe & l'élégance de ces appartemens, le goût & l'ordre qui y règnent ; quantité de Seigneurrs reſpectables s'y promenent journellement ; mais ce qui me paroît ridicule, c'eſt qu'ils ſont confondus parmi un grand nombre de petits freluquets, qui rougiroient autant de leur naiſſance que de la préſence de leurs aïeux. Le jeune Prince, qui n'eſt pas encore décoré, ſe trouve à côté d'un laquais qui vient d'être fait Valet-de-chambre, & ſouvent ce dernier paſſe avant le premier : le Duc, le Prélat, la plupart du tems, ſe trouvent ſeuls ; tandis qu'un ancien décroteur, un élève de cuiſine, ~~un autre~~ qui a été commiſ-

ſionnaire de valets, ſe font ſuivre avec impudence. Pendant que j'examinois toutes ces choſes, je me ſentis pouſſé par un domeſtique habillé en bourgeois, (1) qui me pria de laiſſer paſſer ſon Maître: je crus que c'étoit un Miniſtre; mais ce n'étoit que ſon Secrétaire. L'inſtant après j'entendis quelques femmes qui plaignoient les Dames de qualité, parce qu'elles ſont obligées de paroître en habit de Cour, c'eſt-à-dire, avec des paniers: je trouvai cette critique aſſez plaiſante; car j'y remarquai plus de jalouſie que de pitié; cela me fit d'autant plus de plaiſir, que la femme d'un grand Seigneur eſt diſtinguée d'avec celle d'un Commis, qui ne le cède en rien à la première, tant par l'élégance que par ſa ſuite.

Après avoir parcouru ces appartemens, nous nous trouvons dans des corridors entourés de Cuiſiniers, reſpirant une

(1) La livrée n'entre pas dans les appartemens.

odeur

odeur très-ſavoureuſe : la quantité des Pâtiſſiers, Rôtiſſeurs, &c. &c. me fit croire qu'il y avoit fête au Château ; je fus bientôt déſabuſé, lorſqu'on me fit comprendre qu'il ne falloit pas moins de monde pour nourrir la plus grande partie des perſonnes attachées à la Cour. Echauffés de tout ce que nous avions vu, nous ſortîmes pour prendre l'air : hélas ! je crus bien m'en repentir ; car à peine fûmes-nous dans une grande rue qui eſt près le Château, que je me ſentis abattu & foulé aux pieds d'un ſuperbe courſier qui traînoit un phaëton : le domeſtique, vêtu d'un habit rouge galonné d'argent, me fit croire que le Maître étoit quelque Marquis français ; mais quelle fut ma ſurpriſe ! lorſqu'on me dit que ce n'étoit qu'un Piqueur, attaché aux Ecuries de la Reine, qui domptoit un cheval, & qui tout enorgueilli d'appartenir à une Maîtreſſe auſſi auguſte & auſſi puiſſante, étoit aſſez impudent pour ſe permettre d'inſulter

tout le monde, & d'écraser un homme comme une mouche : heureusement que je me retirai de cet accident sans le moindre égratignure, car je ne pourrois te raconter aujourd'hui le reste de mes observations.

Quelques pas au-dessus de ma chûte, nous vîmes un jeune homme assis sur une pierre qui se lamentoit, & qui maudissoit son existence ; Charles l'aborda, & lui demanda quel étoit le sujet de sa douleur.

« Hélas ! Monsieur, lui répondit ce » malheureux, voilà quatre ans que je » sollicite pour succéder à mes parens au » Service du Roi ; & je ne suis pas assez » heureux de pouvoir mettre ma juste » demande sous les yeux d'un Monarque » aussi équitable que bienfaisant ; il » faut, selon l'étiquette, qu'un mémoire » adressé au Roi soit donné à un Exempt, » ensuite, il passe au Capitaine des » Gardes, qui bien loin de le donner » au Prince, le met seulement dans la

» chambre de Sa Majesté : huit jours
» après il en sort pour aller dans un Bu-
» reau, & on le porte au Ministre qui
» a le Département de la demande ; si
» le sujet est protégé, le Secrétaire d'Etat
» fait expédier le Brevet, mais si l'in-
» fortuné n'a pas l'honneur d'être connu
» du Premier Commis, ce dernier change
» adroitement le nom de l'un, par celui
» de la Créature qu'il veut produire ;
» alors le malheureux instruit de l'injus-
» tice, se plaint, réclame tous les Pro-
» tecteurs, & comme l'on ne peut des-
» tituer, sans cause, un homme qu'on
» a pourvû, on promet la première
» place vacante, & l'opprimé reste tou-
» jours dans l'espoir .... Ce qui m'af-
» flige vivement ; c'est que je sors dans
» ce moment de chez un homme de qui
» dépendoit mon bonheur ; je me suis
» réclamé de mon père, qu'il a servi
» dans le tems qu'il étoit Laquais de M.
» le Marquis de .... Mais, vingt mille
» livres de rente qu'il possède mainte-

» nant, lui font oublier ſa naiſſance & » ſon premier état, il ne me connoît » pas, parce que je ſuis dans l'indigence; » il ne regarde que ceux, qui, parvenus » comme lui, ont acquis la même impu- » dence; contreſeing, équipage, cui- » ſiniers, laquais, &c..... l'enor- » gueilliſſent au point que quand le » haſard le fait marcher à pied, il paſſe » près d'un honnête artiſan ſans lui » rendre le ſalut que le premier a eu » la foibleſſe de lui prodiguer. Ah! » Monſieur, continua ce jeune homme, » ſi la Nature m'eût doué d'une grande » taille, ſi j'euſſe eu d'autres ſentimens » ou ſi j'avois une femme jolie, je ferois » bientôt heureux; car le moyen de le » devenir, eſt de ſe mettre Laquais, » ou d'être complaiſant envers ſa fem- » me.... avec ces belles qualités on » devient propriétaire d'un pavillon, » poſſeſſeur de quelques belles Charges, » d'un Marquiſat, d'une Baronnie, & » on a l'eſpérance de voir des enfans

» s'illustrer dans la Société : que l'homme » sans fortune est fou de ne pas endosser » cet habit chamarré ; leur fortune ra- » pide m'a donné l'idée de faire quel- » ques mauvais vers, que j'ai intitulés » *l'Heureuse Huitaine*. Vous prenez, » Monsieur, trop de part à mon sort » pour que je ne m'empresse pas de vous » les réciter. »

L'HEUREUSE HUITAINE. (1)

La taille, le jargon, l'orgueil & l'impudence,
Ecrasent, de nos jours, le rang & la naissance.

DIMANCHE ... j'arrive à Versailles,
LUNDI .... je deviens Porte-faix ;
MARDI ...... l'on remarque ma taille,
MERCREDI ... je me vois Laquais :
JEUDI .... j'acquiers la confiance,
VENDREDI .... je suis Régisseur ;
SAMEDI ..... je tiens la Finance ;
DIMANCHE ... je suis Protecteur. (*Bis.*)

(1) Cette Huitaine peut se chanter sur l'air :
Avec les jeux dans le Village.

» vous voyez, Meſſieurs, reprit ce jeune
» homme que l'on parvient aiſément à
» Verſailles, mais il ne faut pas de déli-
» cateſſe dans les ſentimens.... la ſeule
» vertu qu'on doit poſſéder c'eſt la
» patience : Et il faut ſur-tout, être
» muet, ſourd, aveugle, &c. &c. &c.

Le ton déplorable avec lequel ce jeune homme nous tint ce diſcours, me pénétra demanière que je l'engageai à nous ſuivre; il dîna avec nous, & ne nous quitta pas tant que nous reſtâmes à Verſailles, & il me fit connoître en deux jours, ce que je n'aurois, peut-être, pas appris en dix années.

» Je vais vous faire, nous dit-il, un
» tableau de la juſtice, & de l'équité de
» notre bon Roi. Ah! s'il connoiſſoit &
» entendoit tout!.... que ſon peuple
» ſeroit heureux! mais cela n'eſt pas
» poſſible... Quelle ſuppreſſion n'a-t-il
» pas faite dans ſa Maiſon! Chevaux-
» légers, Gendarmes, & Garde de la
» porte : ces trois Corps étoient reſpec-

» tables, mais ils seront plus utiles dans » des Régimens, qu'à Versailles, où » les deux premiers ne faisoient que pa- » roître chaque jour devant Sa Majesté, » & le dernier servoit à la garde parti- » culière du Roi, le jour seulement, » parce que les Gardes du Corps font » le service de nuit.

» Consolez-vous (disois-je un jour à » un Garde de la porte, fils d'un artisan » que j'avois parfaitement connu); votre » père vous a élevé dans le luxe & la » mollesse, le hasard vous a jetté dans » le Corps de la Gendarmerie (1), vous » en êtes sortis pour épouser la veuve » d'un Marchand qui vous a donné de » la fortune, & votre charge; elle a pré- » féré l'espoir d'être un jour la femme » d'un Chevalier de St. Louis, à son

(1) Il ne faut pas confondre le Corps de Gendarmes de la Garde du Roi avec celui de la Gendarmerie : dans ce dernier, on recevoit toutes sortes de jeunes gens, pourvu qu'ils eussent de la fortune.

» bonheur & ſa tranquilité... Malheu-
» reuſement elle s'eſt trompée : conſolez-
» vous, lui dis-je encore, gardez votre
» fortune, reprenez votre roture, &
» vous vivrez auſſi heureux.

» Mais, continua notre harangueur,
» qui eſt-ce qui perdra le plus à cette
» ſuppreſſion ? Ce ſont les Maîtres-
» d'Hôtels, & les Concierges, qui, par
» un abonnement arrêté par le Com-
» mandant, fourniſſoient à ces Meſſieurs
» la nourriture, le blanchiſſage &c. &c.
» Oüi ; je plains ces malheureux perſon-
» nages, qui, de Laquais ou Marmitons
» commençoient à entrer dans la carrière
» de la fortune, & ſe trouvent déchus
» après avoir eu Cuiſiniers, domeſ-
» tiques, Gouvernantes d'enfans, &
» Femme-de-Chambre à Madame... le
» tout aux dépens de l'Etat-Major.

» Paſſons à la Chambre... Que de
» Valets-de-Chambre, & de Valets de
» Garde-robe ſupprimés, qui n'ache-

» toient leurs Charges que pour mettre » leurs biens à l'abri des impôts royaux, » & qui, faiſant faire leurs quartiers, ne » paroiſſoient jamais à la Cour!

» Noublions pas la Bouche, qui nour» riſſoit annuellement *gratis* le quart des » habitans de Verſailles; — pourquoi? » — Parce que depuis le Contrôleur en » chef juſqu'au plus bas Officier, tenoit » table chez lui, & apportoit du grand » commun (1) tous les émolumens dûs » à ſa place.... Que celle de fourniſſeur » de la fruiterie à la Cour eſt bonne! » tant que le fruit n'eſt pas conſommé, » ni taché; on le ſert, & on le compte » comme neuf. Enfin, ſous le règne de » Louis XV, un Officier de mes amis, » attaché à la fruiterie, m'avoua un » jour, qu'à la fin de ſon quartier, ſa » nourriture priſe, il avoit mille écus de » reſte.

---

(1) Bâtiment où ſont les cuiſines.

» Voilà les Valets de pieds égaux, ils » ne formeront plus deux claſſes .... la » première ſe nommoit *les Grands Valets* » *de pieds*, parce qu'ils étoient en charge: » la ſeconde *les Petits*, parce qu'ils » étoient par Commiſſion : quoique les » Grands portaſſent le même habit, ils ſe » croyoient bien ſupérieurs aux autres, » & en montant derrière la voiture du » Roi, ils n'auroient pas pris la gauche » pour la valeur de leurs Charges : main- » tenant il n'y aura plus de ces Charges, » on les rembourſe ſur le pied de la créa- » tion, & ceux qui ont eu aſſez de pro- » tection pour reſter dans le Service, ſe » trouvent aujourd'hui, très--heureux » d'être au nombre des Petits.

» Quelle ſuppreſſion n'a-t-on pas fait » dans les écuries ! Plus de cent per- » ſonnes, & plus de huit cens chevaux; » à quoi ſervoit la plus grande partie » de ces hommes? A panſer des chevaux » qui n'appartenoient pas au Roi : ils » dormoient enſuite dans les écuries, ſer-

» voient les Piqueurs, (1) s'enyvroient » dans les cabarets; & parce qu'ils » étoient chez le Roi, ils se croyoient » autorisés à faire tapage, à insulter les » filles qu'ils rencontroient; qu'en arri» voit-il? Deux jours de prison, & les » voilà punis.

» A quoi servoit la confusion de ces » chevaux & chaises? A rouler à Paris, » ou ailleurs un Commis, un Officier de » la Bouche, un Valet-de chambre, &c. » qui avoit le plus grand soin d'avoir » un Piqueur à sa table deux fois par » semaine; malgré cette suppression, le » Roi n'en sera pas moins bien servi, & » le Bureau des voitures de la Cour y » gagnera. Que de particuliers vont » aller à pied! Ils avoient seulement un » remise pour la voiture; & moyennant » des étrennes au Piqueur, & au Pale» frenier, les chevaux étoient placés

(1) Ces Messieurs prenoient, de leur propre autorité, des chevaux pour conduire leur femme à la campagne, qui se donnoient des tons de jaquets.

» & nourris dans les écuries du Roi.

» Que les Fermiers des poſtes aient » quelques affaires pendantes à la guerre, » je ſuis certain qu'ils ſeront rayés ſur » la feuille des graces; car ils viennent » d'obtenir la ſuppreſſion du contre- » ſeing. Quelle déſolation dans ces » Bureaux ! pluſieurs ſont remerciés ; » les appointemens de ceux qui reſtent » ſont diminués.... Adieu épuipage, » plumes, tables & laquais. Le petit » Commis, par ſon activité à contre- » ſigner, mangeoit ſouvent en ville, » parce que portant le petit uniforme de » Commiſſaire des guerres, allant au » Bureau deux heures par jour, faiſant » une page d'écriture en ſa ſemaine, » c'étoit un homme conſéquent, qui » faiſoit le myſtérieux ſur les affaires de » l'État, qu'il ne connoiſſoit pas lui- » même.

» Que de Normands, Auvergnats, » Limoſins, Savoyards vont retourner » dans leur Province! au moins ils tra- » vailleront, ils ſoulageront leur vieux

» & languiſſans parens, & ne tiendront
» pas à Verſailles la place des enfans nés
» au ſervice; car il n'y a pas un homme
» attaché au Roi, par commiſſion, qui
» n'ait été laquais, & qui n'ait paſſé ſa
» jeuneſſe chez des perſonnes qui, pour
» ne pas altérer leurs revenus par les
» penſions, placent leurs gens, & au
» bout de quelques années, ils ſe trou-
» vent brevetés au Tréſor Royal.

» Que d'abus réformés! ô Monarque
» reſpectable, & Miniſtres éclairés!
» encore un coup-d'œil ſur les Moines....
» les impôts diminueront, & le peuple
» ſera heureux.

Ma foi, Mylord, je te jure que cette narration m'amuſa infiniment... Si j'eus un regret dans ma vie, ce fut de ne pouvoir être utile à cet infortuné : je le fis ſouper avec nous pour la dernière fois; & le lendemain, troiſième jour de notre réſidence à Verſailles, nous partîmes pour Paris. N'ayant ni amis, ni de maiſon de faite dans cette Capitale, Charles & moi nous deſcendîmes chez

le premier Traiteur; là, ſe trouvèrent deux particuliers, dont j'ignore les noms, qui ſe diſputoient vivement : nous écoutâmes leur querelle, & nous vîmes bientôt qu'elle étoit ſur les affaires d'État. Quelle imprudence, dis-je à Charles! il y a tant d'Eſpions dans Paris : enfin, Mylord, l'un ſe plaignoit des ſuppreſſions que l'on faiſoit, & l'autre les approuvoit : le premier diſoit avec hardieſſe : « Comment, Monſieur, n'eſt-il pas bien » cruel pour moi d'avoir monté ma » maiſon & la garderobe de ma femme, » a raiſon de deux cents louis d'appointe- » mens que j'avois, & d'être aujourd'hui » remercié avec une petite retraite. » — Eſt-ce que vous n'avez pas de » patrimoine? — Hélas! non; je n'avois » que ma place. — Hé bien, remarquez » ceux qui n'en ont jamais eu, qui, ſans » aucune retraite, n'ont vécus qu'à force » de peine & de travail, & alors vous » vous trouverez heureux. — Quelle » déſolation n'exiſte pas à Verſailles! » — Pour ſoutenir les habitans de cette

» Ville, falloit-il perdre tout le Royau-
» me? Remercions la Providence de
» nous avoir donné un Miniſtre éclairé,
» qui a mis ſous les yeux d'un juſte
» Monarque cette quantité d'abus :
» quel acte d'humanité n'a-t-on pas
» contracté, en ſupprimant l'Ecole Mi-
» litaire? Le nombre des enfans à l'édu-
» cation eſt augmenté, & le bâtiment de
» l'école militaire ſervira, dit-on, à un des
» quatre Hôpitaux projettés : le Roi, ſans
» altérer ſon Tréſor Royal, fait une
» belle œuvre de charité, & verſe dans ſa
» caiſſe annuellement une ſomme con-
» ſidérable, qui ſervoit à nourrir des
» inutiles ... — Quoi, des *inutiles* ! Ne
» ſervions-nous pas à l'inſtruction des
» enfans? — Quoi; mais ils ſeront auſſi-
» bien inſtruits dans les Colléges où on
» les place, & il en coûtera bien moins
» cher...... — Hé bien! que le Roi
» ſupprime donc auſſi ceux qui s'enri-
» chiſſent aux dépens de l'Etat... Voyez
» cette ſuperbe maiſon entre Verſailles &
» Saint Cloud, qui appartient aujour-

» d'hui un grand Seigneur, qui eſt un » *Apôtre terreſtre*, & qui n'étoit autrefois « qu'un ſimple particulier. »

Telle fût la converſation de ces gens ; je n'en fut pas ſurpris, parce que l'un d'eux y étoit intéreſſé. Peut-être dura-t-elle long-tems, car nous nous en allâmes ; le lendemain je reſtai chez moi pour réfléchir ſur tout ce que j'avois appris ; j'envoyai Charles aux Petites Affiches, pour faire demander toutes les perſonnes de mon nom qui pourroient être de ma famille : aucun ne parurent ; je tombai malade, j'en attribuai la cauſe à l'air, & à la mauvaiſe odeur qu'on reſpire dans Paris : à peine fus-je convaleſcent, je pris le parti de revenir à Londres. Voilà quinze jours que je ſuis arrivé : ſi je n'ai pas deſcendu chez toi, Mylord, c'eſt que je n'ai voulu te voir qu'au moment de t'offrir cette Brochure, pour prix de l'amitié que je t'ai voué, & que je te garderai toute la vie.

FIN.